1

Le jour où j'ai fait la connaissance de Carmen et de Marito, le jardin de l'île s'était réveillé sous les eaux. Les arbres semblaient flotter tout droit, et les maisons sur pilotis des voisins, sur la rive d'en face, ressemblaient à des bêtes aquatiques perchées sur leurs grandes pattes. Je suis sortie sur la terrasse sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller mes parents. Je voulais aller jouer dans le jardin avant qu'ils ne voient le spectacle de la crue, car j'étais bien la seule à aimer les débordements du fleuve. Pour eux, ça voulait dire surélever les meubles et le frigidaire, puis rentrer à Buenos Aires. L'eau recouvrait cinq des dix marches de la maison. J'ai mesuré la profondeur : juste au-dessus du genou, parfait pour aller jouer au fond du jardin entre les mandariniers et les kumquats, là où les adultes ne mettaient les pieds que le dimanche soir, les mois d'hiver, pour remplir un

panier de fruits à rapporter en ville. Je marchais à grands pas, les bras en balancier pour garder l'équilibre, frôlant l'eau du bout de mes doigts – de mes ailes, devrais-je plutôt dire : j'étais un immense oiseau sur le point de prendre son envol –, la boue glissait entre mes orteils et des brins d'herbe arrachés se collaient à mes jambes. Carmen était là, juste devant le grand canal. Je l'ai vue de loin, assise sur une branche, les pieds dans l'eau, comme si elle avait toujours été là. À ses pieds affleurait une autre fille, identique mais faite d'eau, et les deux souriaient comme le chat d'*Alice au pays des merveilles*. Quand je me suis approchée, la fille d'eau s'est brouillée, et celle qui était assise est descendue de la branche d'un bond. Elle était plus grande que moi. Elle portait un short sale et un tee-shirt à rayures qui m'avait appartenu et qui était trop court pour elle.

– On va demander à ma grand-mère qu'elle nous prépare le petit déjeuner, m'a-t-elle dit comme si elle parlait à une amie de toujours.

Puis elle s'est éloignée dans l'eau avec des airs de princesse, agitant comme les ailes d'un moulin ses bras maigres.

Sa confiance agissait comme un fil invisible qui m'aurait liée à elle et je l'ai suivie sans question.

– Maintenant je vais vivre ici, m'a-t-elle dit tandis que nous traversions la passerelle pour aller chez doña Ángela.

Doña Ángela était la mère de nos voisins de l'île et la grand-mère de Carmen. Elle vivait avec quatre de ses huit enfants dans une petite maison de l'autre côté du bras de rivière qui séparait notre terrain du leur. Je n'étais jamais allée là-bas et voilà que je traversais le petit pont suspendu derrière ma nouvelle amie, les yeux rivés sur sa tresse noire qui lui arrivait aux fesses et se balançait.

– Moi et mon frère, on va vivre chez ma grand-mère, a-t-elle insisté en se retournant et en fouettant l'air de sa tresse. Bon, à tout seigneur tout honneur, laissons l'âne marcher en tête : *mon frère* et moi donc.

– Vous allez vivre ici avec tes parents ?

Elle a effacé l'air de la main, comme si les parents étaient une chose que l'on pouvait faire disparaître comme ça, d'un simple geste – j'ai su plus tard par mon père que la mère de Carmen avait abandonné ses enfants pour un marin de Comodoro Rivadavia et que leur père travaillait à Tigre sur un chantier naval et qu'il ne pouvait pas s'occuper de ses enfants. Doña Ángela était sur le ponton. L'eau recouvrait les planches au sol, ainsi que la balustrade et le banc

déglingués. Toute mon enfance, week-end après week-end, j'avais vu doña Ángela assise sur son ponton. Tranquille, imposante, vêtue de noir avec ses cheveux blancs en désordre, comme un nuage autour de son visage. Elle regardait passer le fleuve dès le matin de bonne heure. Quand elle nous a vues, elle s'est levée lentement, puis elle est venue à notre rencontre en soulevant à peine sa robe qui flottait autour de ses jambes. Elle s'est penchée pour m'embrasser. Une chaîne toute fine est restée prisonnière de la ligne qui séparait ses seins volumineux. J'étais hypnotisée par ce que je voyais : cette zone charnue et tiède, si différente du décolleté osseux de ma mère ; elle m'invitait à me fondre en elle, à me laisser envelopper par sa douceur.

– Allez, je vais vous faire des beignets, a dit doña Ángela.

Nous l'avons suivie comme des poussins.

La maison des insulaires – comme on appelle nos voisins et les gens qui vivent dans le delta du Tigre – était un cube de bois penché. Elle n'était pas sur pilotis. Mon père disait toujours qu'il fallait les aider à construire quelque chose de mieux, mais tous les ans ce projet était remis à plus tard pour différentes raisons, et maintenant, pour la première fois, je com-

prenais pourquoi mes parents avaient cette conversation chaque fois que les eaux du fleuve débordaient.

Ce matin-là, la cuisine de doña Ángela était inondée. Une petite fenêtre diffusait une luminosité faiblarde à travers un vieux tissu qui servait de rideau. De la vapeur s'échappait d'une bouilloire sur la cuisinière en soulevant le couvercle, et le bruit métallique qu'il faisait en tapant sur le rebord résonnait dans le silence. La voix exaspérée d'un homme nous est parvenue de l'intérieur de la maison.

– Y a personne pour éteindre cette foutue bouilloire !

On a vu une tête se pencher depuis la mezzanine qui surplombait l'espace de la cuisine. L'homme m'a regardée. Je n'arrivais pas à bien distinguer son visage. La lueur qui entrait par la petite fenêtre n'éclairait qu'un seul de ses yeux, hostile et fatigué.

– Maman ! a-t-il protesté en élevant la voix.

La main chaude de Carmen a enveloppé la mienne.

– Je vais faire des beignets aux filles, Tordo, a dit doña Ángela, et la tête a disparu dans l'obscurité comme par magie.

– On n'a presque plus de farine, a dit la voix de Tordo.